

Clémentine Beauvais

COMME DES IMAGES



ROMAN SABACANE

Comme des images

CLÉMENTINE BEAUVAIS

Comme des images

ÉDITIONS
SARBACANE
Depuis 2003

DU MÊME AUTEUR

- *La pouilleuse* (Sarbacane, 2011)
- *Les Petites Reines* (Sarbacane, 2015)
- *Songe à la douceur* (Sarbacane, 2016)

Bande-son

- SERGE GAINSBORG & JANE BIRKIN, *Comic Strip*
- BRIGITTE BARDOT, *Moi je joue*
- FRANÇOISE HARDY, *L'amitié*
- KEREN ANN, *All The Beautiful Girls*
- CARLA BRUNI, *Le plus beau du quartier*
- BLONDIE, *Heart Of Glass*
- JEAN FERRAT, *Les yeux d'Elsa*
- KEREN ANN, *Seventeen*
- FRANÇOISE HARDY, *Ma jeunesse fout le camp*
- MUSE, *Soldier's Poem*
- LOU DOILLON, *ICU*
- CHARLOTTE GAINSBORG, *All The Songs That We Sing*
- JANE BIRKIN, *Di doo dah*
- NANCY SINATRA, *Bang Bang*
- SIMON & GARFUNKEL, *Sounds Of Silence*
- SOPHIE TUCKER, *Some Of These Days*

*Mais voici tout à coup que je lève la tête :
quelqu'un était là et m'a vu.*

Jean-Paul Sartre.

I.

Il y a un corps dans la cour du lycée Henri-IV.

II.

Le lycée Henri-IV est perché tout en haut de la montagne Sainte-Geneviève, juste derrière le Panthéon, qui fait une ombre grise le matin à la tour Clovis. La tour Clovis a un visage d'évêque revêché, chapeauté d'un petit toit marron triangulaire. Elle dépasse du lycée et rivalise avec le pic de l'église Saint-Étienne-du-Mont, en face. Le reste du lycée est couleur sable et ressemble à l'abbaye qu'il était avant de devenir un lycée.

Il y a plusieurs cours : la cour Musset, la cour du Méridien, la cour Descartes, et puis l'enclos bien carré de la cour du Cloître.

C'est dans cette cour-là qu'il y a, maintenant, un corps inerte comme une sculpture, qui dans l'éclatement de sa chute a éclaboussé de graviers blancs le couloir carrelé qu'abrite le cloître.

Je contemple ce corps, d'abord, avec l'intérêt poli que l'on réserve aux statues excentriques des artistes

contemporains, car il faut du temps pour que la vérité chemine jusqu'à moi à travers cette installation spectaculaire.

Sans titre 1 (Corps cassé).

Rien ne m'atteint, tout est surface. C'est que je ne m'attendais pas à ce que cela se finisse comme ça, m'expliquera-t-on plus tard, donc je suis en état de choc : quelque chose en moi bloque l'accès au réel.

On vient envelopper ce corps d'un grand Ziploc doré dont les écailles envoient à la ronde de brefs hurlements de lumière. Bien au chaud dans sa robe couleur de soleil, ce corps est soulevé par deux hommes forts, et je quitte la cour du Cloître à leur suite. J'ai le droit de monter dans le carrosse, qui à chaque carrefour scinde les groupes de piétons grâce au long et efficace criaillement de sa sirène.

À présent j'attends, en pensant à ce qui s'est passé ce jour-ci et tous ceux d'avant.

III.

À l'origine, ça a commencé quand Léopoldine a cassé avec Timothée pour Aurélien ; le truc tout bête. Ils étaient ensemble depuis la quatrième, et même si quelque part on sait tous que ça ne dure pas toute la vie quand ça commence si tôt, tout le monde était un peu en deuil le jour d'après la rupture, lorsqu'on a vu une Léo princière prendre son plateau à la cantine et s'installer avec Iseult et moi, et le pauvre Tim à une autre table qui mâchait son pain en regardant ailleurs, les yeux et le nez rosis par une très longue nuit de chagrin. Aurélien n'a pas mangé à la cantine ce jour-là, il est allé prendre un kebab rue Mouffetard, par respect.

Moi, j'étais soulagée, vu que ça faisait deux semaines que Léo venait chez moi tous les soirs, s'affalait sur mon lit, *tous les soirs*, et clamait qu'elle ne savait pas quoi faire, qu'elle ne savait même pas si Aurélien était *intéressé*, que Tim était *juste* le plus *adorable* de

tous les garçons du monde et qu'elle ne pouvait pas lui faire ça, qu'elle se détesterait pour le restant de ses jours – mais qu'en même temps, ce qu'elle ressentait pour Aurélien, c'était *juste incroyable*, etc. Au bout d'une semaine, j'avais arrêté de lui dire que ça allait s'arranger. Au bout de deux semaines, je lui avais dit qu'il fallait qu'elle casse.

Iseult lui a dit la même chose : Écoute, franchement, casse. Donc Léo a cassé. Non pas qu'elle écoute plus les conseils d'Iseult que les miens, mais Iseult a l'avantage de lui renvoyer son image alors que moi, non ; ça joue forcément sur l'indice de confiance.

Léo et Iseult sont jumelles. Jumelles monozygotes, c'est-à-dire du même œuf. Elles se ressemblent comme les proverbiales gouttes d'eau. C'est très pratique car elles n'ont pas besoin de miroir pour essayer des fringues : l'une demande juste à l'autre de les mettre pour voir, et ensuite elles se les échangent sur demande avec magnanimité. Elles sont belles comme jumelles, elles ont un air de famille avec les grandes filles tout ensoleillées des pages mode du Monde Magazine – comtesses de Comptoir des Cotonniers, candides en Zadig & Voltaire, sac Longchamp au coude et ballerines Repetto aux pieds, fines et un peu osseuses, tout en plicatures.

Il y a quand même des différences. Iseult agrmente son style d'un carton à dessins vert à mouchetures noires qui renferme des portraits et des paysages char-

bonneux, aussi sombres que doit être toute création en ces temps postmodernes. Quant à Léo, jusqu'au cassage, elle ne sortait jamais sans pendre à son bras le sculptural Tim et ses polos aux manches remontées à mi-biceps. Maintenant qu'elle l'a remplacé par Aurélien, les gens se retournent sur leur passage ; ils sont assez mal assortis.

Je me souviens, le soir du cassage, alors que Léo était occupée à doucher nos épaules de larmes en engloutissant toute ma boîte de Thé Bruns, Iseult lui a dit qu'elle avait bien fait, elle lui a répété mille et une fois : « T'as eu raison de casser, t'as eu raison ; casser, c'était la seule solution ».

C'est ce qu'on appelle de l'ironie tragique. On ne savait pas, à ce moment-là, qu'il y aurait quelqu'un d'autre dans cette histoire qui serait *véritablement* cassé, cassé comme ces petits oiseaux qui volent tout droit dans les fenêtres.

À ce moment-là, on ne voyait pas la vitre ; juste le monde entier au-delà, par transparence.

De mon côté, j'étais soulagée pour Léo, mais aussi soulagée pour moi-même, parce que j'allais pouvoir reprendre le travail normalement. Notre lycée ne rigole pas avec le travail. La seconde, c'est un goulot d'étranglement. Tout le monde ne passe pas en pre-

mière S, il y en a qui redoublent, il y en a qui se font expulser, et sans passer en S tu ne peux pas passer en prépa scientifique, et sans prépa scientifique tu peux faire une croix sur le reste de ta vie.

Il y avait bien Iseult qui disait par idéalisme que ce n'est pas la mort d'aller en L, et même ensuite aux Beaux-Arts ; qu'il existe une vie en-dehors des matrices et des nombres imaginaires. Je me permets d'en douter, maintenant. On voit où ça mène, ce genre de raisonnement.

Cette histoire n'aurait pas pu arriver à un plus mauvais moment. C'était le deuxième trimestre, on se jouait les uns les autres. Chaque contrôle de maths et de physique était désormais rendu classé, de la meilleure note à la pire. Les profs faisaient durer le supplice, jouissaient de leurs dix minutes de puissance :

– Quatrième, avec quatorze sur vingt... Frédéric... oui, mais lequel ? Suspense...

Et Frédéric Buisson et Frédéric Genovese, tendus comme des ressorts, ancrèrent leur regard dans celui, narquois, du prof de maths, qui détenait la réponse en lui comme un sésame.

Oh, pas seulement le résultat du contrôle, mais ce que cela prophétisait de notre vie d'après. Derrière chacun d'entre nous sur le bord de sa chaise se tenait une

famille qui agrafait des espoirs et des exigences depuis sa naissance à ses photos de classe et qui répétait Mais oui, ma fille est en seconde à Henri-IV, elle va être chirurgienne, polytechnicienne, astrophysicienne, agrégée de mathématiques.

Ça, c'est pour situer.

IV.

La première fois que j'ai vu Aurélien, je l'ai trouvé franchement laid. La deuxième fois aussi.

Nous tous, on se connaissait du collège, mais Aurélien a débarqué au lycée avec le nouvel arrivage. Avant il était en province, en Picardie ou je ne sais où. Mais il fait quand même parisien, peut-être parce que ses parents sont tous les deux universitaires à la Sorbonne.

Pendant les heures de trou, Aurélien était souvent assis au CDI au coin d'une lourde table, dans un rectangle de lumière poussiéreuse qui tombait des grandes fenêtres. Il avait l'air timide, intelligent et moche comme une pieuvre. Il compulsait d'épais opus et prenait des notes sur des fiches cartonnées de toutes les couleurs, qu'il rangeait dans un classeur en plastique. Ou alors il faisait des exercices de maths, l'air concentré derrière ses lunettes-loupe. Léo

et moi, on s'asseyait à quelques tables parce qu'on voulait discuter par petits mots interposés, tout en bossant.

C'est d'ailleurs au CDI qu'elle m'avait révélé pour la première fois qu'elle en pinçait pour l'intello binoclard, même qu'elle était complètement stressée vis-à-vis de Tim, parce que, voilà, elle parlait parfois avec Aurélien sur Facebook chat, et bon attention ils ne disaient rien de mal ou d'ambigu, mais quand même, par rapport à Tim ça se faisait pas, quoi, et puis en plus, le truc c'est qu'elle avait peur que ça dégénère...

J'en avais perdu mon latin – littéralement : mon *Gaffiot* m'était tombé des mains. Bye-bye, Virgile. Hello, Lexomil.

– Comment ça ? j'avais balbutié. *Lui* ? Tu le trouves intéressant, lui ? Tu le trouves beau ?

– Plus que beau, avait soupiré Léo. Tu peux pas comprendre.

– Non, je peux pas. Autant Tim, il a des muscles, il est grand. Il a un visage symétrique. Mais *lui* ?

Léo s'était esclaffée :

– Tu parles des mecs comme tu parlerais d'un triangle ! Ça n'a rien à voir, c'est mystérieux. Dès que je l'ai vu, je l'ai trouvé attirant.

– En effet, c'est mystérieux.

– Arrête. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Te faire soigner.

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Maquette : Xavier Vaidis, Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2014

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37-731093-7